

# Créer à l'ère de l'intelligence artificielle Creating in the Era of Artificial Intelligence

André-Louis Paré

Number 124, Winter 2020

IA, art sans artistes ?  
AI, art without artists?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92806ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Paré, A.-L. (2020). Créer à l'ère de l'intelligence artificielle / Creating in the Era of Artificial Intelligence. *Espace*, (124), 2–7.

## Creating in the Era of Artificial Intelligence



Wouldn't it be wonderful if Artificial Intelligence could remedy our shortfalls and help us to surmount our hesitations and fears? If it could relieve us of the burden of existence. If AI could become human and even more than human. But let's not get carried away. Could AI one day think in our place, overcome our doubts, and make decisions when we find it difficult to choose? Could it tackle our imperfections in a perfect manner? And what about the role it plays in the field of artistic creation? If AI can one day create a work of art of its own will, actually demonstrating an imaginative capacity, would this mean that it can think better than us? Among the discourses prompted by the place of AI in our everyday life, the practices of several artists who have drawn inspiration from the potential that these new technologies offer, raise their share of reflections and issues. Moreover, when it is about taking stock of the world we live in, of the human being's situation in the digital industry, his or her place as an independent, free and responsible subject is necessarily called into question.

Before considering what we call AI as a panacea to overcome the imperfections of our humanity, most AI researchers believe that this "tool" holds an extraordinary promise to revolutionize the world of work, healthcare, transportation and, more broadly, better manage our daily affairs. Montreal has set out to become a leader in a variety of these areas. In fact, this Quebec metropolis is now recognized as an important city in the AI research field. Like all techniques associated with human intelligence simulation, AI nevertheless raises a number of questions with ethical undertones. Of course, since the beginning of the industrial era, each new technological innovation has resulted in ambivalent situations that have stirred fears for the worst and led people to take up pro or contra positions. But this time the debate also touches on a paradigm issue, that of consciousness, particularly in regard to our capacity to think and create, which has always been considered as something intrinsic to human nature.

To, however minimally, offset the potential "stupidity" of a thought system associated with crass consumerism, some thinkers such as Bernard Stiegler worry about the impact of AI, for example on the labour market or data privacy. Fruit of an in-depth reflection by researchers and citizens on the challenges of AI, the *Montreal Declaration for a Responsible Development of Artificial Intelligence* (2018) specifically seeks to reassure the public by upholding that this new technology must remain at the service of the common good.<sup>1</sup>

Consequently, research in the field of AI, which is progressing faster than we think, must remind us that even if the boundary between the natural and the artificial is becoming increasingly porous, the ethical obligation remains essential. In his book *La terreur et le sublime. Humaniser l'intelligence artificielle pour construire un nouveau monde* (Les éditions XYZ, 2019), McGill University professor Ollivier Dyens is, for his part, quite enthusiastic in regard to the potential of this extraordinary technological development.<sup>2</sup> "Algocracy"—a term he uses to characterize a world dominated by algorithms—should not frighten us if we can learn to master it, if we can learn to adapt our creativity to this new environment. But, in this context, what does it mean to create?

If one relies on Judaeo-Christian culture, the term "creation" has a theological origin. To create is primarily to bring something forth from nothing. However, in the artistic field the creative act draws on what is already there, it results from an age-old know-how and a cultural history that is accompanied, as Gilles Deleuze puts it, by a "power of life."<sup>3</sup> And what does this power mean when one is speaking of works of art that are linked to a non-human intelligence? This collection of essays, which Nathalie Bachand co-directed, presents different ways of thinking about the subject. There are six texts written by artists (Sofian Audry, Grégory Chatonsky) and art historians (Andreas Broeckmann, Anne-Marie Dubois, David A.J. Murrieta Flores). Complementing this section are the philosopher and ethics researcher Martin Gibert's essay and two interviews: the first with artist Adam Basanta by Daphné Boxer,

## Créer à l'ère de l'intelligence artificielle



On aimerait bien que l'intelligence artificielle (IA) vienne combler nos manques, nos hésitations, nos peurs. Qu'elle puisse nous soulager de la lourdeur de l'existence. Que l'IA soit humaine, plus qu'humaine. Mais ne rêvons pas trop. L'IA pourra-t-elle un jour penser à notre place, surmonter nos doutes, décider là où nous avons du mal à choisir ? Pourra-t-elle assumer à la perfection nos imperfections ? Et qu'en est-il dans le domaine de la création artistique ? Si l'IA peut un jour créer de son propre gré une œuvre d'art, imaginer réellement, est-ce à dire qu'elle saura penser mieux que nous ? Parmi tous les discours que génère la place de l'IA dans nos vies, les pratiques de plusieurs artistes, stimulées par le potentiel qu'offrent ces nouvelles technologies, apportent leur lot de réflexions et d'interrogations. Et lorsqu'il s'agit de rendre compte du monde dans lequel nous vivons ou de la situation de l'humain au sein de l'industrie numérique, sa place en tant que sujet autonome, libre et responsable, s'impose.

Avant de considérer ce que nous appelons IA comme une panacée pouvant surmonter les lacunes de notre humanité, la plupart des chercheurs dans ce domaine voient en cet « outil » une capacité extraordinaire de révolutionner le monde du travail, de la santé, de la mobilité et, plus largement, de mieux réguler nos comportements au quotidien. Dans ces différents secteurs, Montréal se veut un chef de file. En effet, la métropole du Québec est aujourd'hui reconnue comme une des villes importantes sur le plan de la recherche en IA. Comme ensemble de techniques associées à la simulation de l'intelligence humaine, l'IA engendre toutefois plusieurs questions à consonance éthique. Certes, depuis le début de l'ère industrielle, chaque nouvel apport technologique induit des situations ambivalentes qui font craindre le pire et qui se traduisent par des pour et des contre. Mais cette fois-ci, le débat porte aussi sur une question de paradigme, celui de la conscience, notamment notre capacité à penser et à créer, laquelle a toujours été considérée comme appartenant à la nature humaine.

Pour pallier un tant soit peu la possible « bêtise » d'un système de pensée allié au consumérisme le plus vil, certains penseurs, comme Bernard Stiegler, s'inquiètent de l'impact de l'IA, par exemple, sur le marché de l'emploi ou de la confidentialité des données. Résultant d'une réflexion approfondie de chercheurs et de citoyens sur les défis de l'IA, la *Déclaration de Montréal pour un développement responsable de l'intelligence artificielle (2018)*<sup>1</sup> tente justement de rassurer le public en soutenant que cette nouvelle technologie doit toujours demeurer au service du bien-être commun. Conséquemment, la recherche dans le domaine de l'IA, qui avance plus vite que l'on pense, doit rappeler que même si la frontière entre le naturel et l'artificiel devient de plus en plus poreuse, l'obligation éthique demeure primordiale. Dans son livre *La terreur et le sublime. Humaniser l'intelligence artificielle pour construire un nouveau monde* (Les éditions XYZ, 2019), Ollivier Dyens, professeur à l'Université McGill, se montre, quant à lui, enthousiaste devant ce potentiel extraordinaire de développement technologique<sup>2</sup>. Ce qu'il appelle « algoracie » – un monde dominé par les algorithmes – ne doit pas nous effrayer si nous apprenons à le maîtriser, si nous réussissons à nous y adapter grâce à notre créativité à ce nouvel environnement. Mais que veut dire créer dans ce contexte ?

Si on se fie à la culture judéo-chrétienne, le mot « création » est d'origine théologique. Créer, c'est d'abord faire advenir quelque chose du néant. Dans le domaine artistique, cependant, l'acte de création puise dans ce qui est déjà là, résultant d'un savoir-faire millénaire et d'une histoire culturelle auxquels s'adjoint, pour citer Gilles Deleuze, « une puissance de vie<sup>3</sup> ». Et que signifie cette puissance lorsqu'il s'agit d'œuvres d'art issues d'une intelligence non humaine ? Codirigé par Nathalie Bachand, notre dossier présente diverses pistes de réflexion à ce propos. On y trouve six textes signés par des artistes (Sofian Audry, Grégory Chatonsky) et par des historiens et historiennes de l'art (Andreas Broeckmann, Anne-Marie Dubois, David A.J. Murrieta Flores). Il est complété d'un essai du philosophe et chercheur en éthique Martin Gibert et de deux entretiens : un premier avec l'artiste Adam Basanta, par Daphné Boxer,

and the second with the collective fabric | ch by Nathalie Bachand. In her introductory text to the thematic issue, Bachand questions, as do other analysts, the aptness of using the word “intelligence” to designate this new technology based on algorithms. Could it be that what we identify as intelligence is perhaps closer to a kind of data calculating machine, better known under the term of “machine learning”?

Some texts, notably the one by Audry, recall that several artists explore AI as a tool that allows them to enhance the creative process. But these artists primarily approach new technologies as a means to “reveal their fundamental role in the transformations of contemporary societies.” From this critical perspective, Dubois, for her part, highlights the imperfections of certain algorithms when they generate “sexist, racist and classist biases.” She points out how some research endeavours in the human-machine interaction field struggle to demonstrate the objectivity of these algorithms as long as they conform to the “prejudices and beliefs of the digital designers who programmed them.” These potential biases also apply to Generative Adversarial Networks or GANs, which can produce new contents, by way of images, among other things. For Murrieta Flores, the application of these GANs to the field of painting makes it possible to renew the question of mimesis. Although, this artist-machine association can be considered as a form of co-creation, the author of the work to be created, according to Basanta, ultimately remains the artist, because he or she expresses intentions and is thus at the centre of the creative act.

That AI is capable of the best or the worst is something that our science-fiction fuelled cultural imagination has long reminded us of. Beyond the fantasized vision in which AI or automated machines rival humans, art history shows us instead that the relationship between art and technology has little in common with this mythological conception. As Broeckmann indicates, this viewpoint underestimates the association that has always existed between art and technology. Moreover, according to him it is important not to lose sight of the aesthetic experience that AI works propose. Of course, according to Gibert, this may disrupt our ontological understanding of an artistic object, but it is also likely to stimulate reflection on our capacity to imagine the future of humanity. This is because we live in an environment in which it has become impossible to think, reflect and create without AI, especially now if it is, as Chatonsky has observed, the result of the “big data that is generated by our activity on social media.” In his text, he focuses on memory, but also on our survival as a civilization that is constantly anticipating its disappearance. As is the case for several of the works discussed in this issue, the creative act goes beyond the answers from a search in a data network. It is more about transgressing coded language to poetically tell the story of our present.

In addition to the collection of essays about AI, this 2020 winter issue includes three articles on important events that took place in Montreal and Toronto, i.e. **MOMENTA | Biennale de l'image**, **Period Rooms** and the very first edition of the Toronto Biennial. In addition, the review section proposes ten texts about recent exhibitions, while the books section provides an overview of several selected titles published in 2019.

André-Louis Paré

Translated by Bernard Schütze

1. See <https://www.montrealdeclaration-responsiblaei.com/>.
2. See <https://www.ollivier-dyens.com/terreuretsublime>.
3. “R for resistance” in *L'abécédaire de Gilles Deleuze*, a film by Pierre-André Boutang, Éditions Montparnasse, 1995.

et un deuxième avec le collectif fabric | ch par Nathalie Bachand. Dans son texte d'introduction au dossier, Bachand s'interroge, comme d'autres analystes, sur la justesse de l'emploi du mot « intelligence » afin de désigner cette nouvelle technologie basée sur les algorithmes. Ce que nous identifions à l'intelligence ne serait-il pas davantage une sorte de machine à calculer des données, mieux connue sous le nom d'« apprentissage machine » ?

Certains textes, notamment celui d'Audry, rappellent que plusieurs artistes explorent l'IA comme un outil leur permettant d'enrichir le processus créatif. Mais ces artistes abordent surtout ces nouvelles technologies en vue de « révéler leur rôle fondamental dans les transformations des sociétés contemporaines ». Dans cette perspective critique, Dubois souligne, quant à elle, les imperfections de certains algorithmes dès lors qu'ils génèrent des « biais sexistes, racistes et de classes ». Elle rappelle comment certaines recherches dans le domaine des interactions humain-machine ont du mal à démontrer l'objectivité de ces algorithmes du moment qu'ils se conforment « aux préjugés et croyances des designers informatiques qui les programment ». Ces potentiels biais s'appliquent également aux GANs, ces réseaux antagonistes génératifs aptes à produire du nouveau contenu grâce, entre autres, à des images. Pour Murrieta Flores, ces GANs appliqués au domaine de la peinture donnent à penser à nouveaux frais la question de la mimésis. Même si parfois cette association artiste-machine peut être considérée comme étant de l'ordre de la co-création, l'auteur de l'œuvre à créer, au dire de Basanta, reste ultimement l'artiste alors qu'il est, par ses intentions, au cœur de l'acte de création.

Que l'IA soit capable du meilleur ou du pire, c'est ce que nous rappelle notre imaginaire culturel entretenu, depuis longtemps, par la science-fiction. Au-delà de la vision fantasmée de l'IA où des machines autonomes rivalisent avec l'humain, l'histoire de l'art démontre plutôt que cette relation art et technique a peu à voir avec cette conception mythologique. Comme le rappelle Broeckmann, une telle vision sous-estime l'association qui a toujours subsisté entre l'art et la technique. Aussi, il importe, selon lui, de ne pas ignorer ce que les œuvres de l'IA proposent comme expérience esthétique. Certes, celle-ci peut, selon Gibert, perturber notre compréhension ontologique de l'objet artistique, mais elle est aussi susceptible d'éveiller des interrogations sur notre capacité à imaginer l'avenir de l'humanité. C'est que nous évoluons dans un environnement où il est devenu impossible de penser, de réfléchir et de créer sans l'IA, surtout si celle-ci est aujourd'hui, au dire de Chatonsky, le résultat des « données massives qui proviennent de notre activité sur les réseaux sociaux ». Dans son texte, il est question de mémoire, mais aussi de notre survie alors que nous sommes la civilisation qui n'a cessé d'anticiper sa disparition. Comme pour plusieurs des œuvres discutées dans ce dossier, créer en art va au-delà des réponses que peut faire prévaloir la recherche au sein d'un réseau de données. Il s'agit davantage de transgresser le langage codé de l'information en vue de faire poétiquement le récit de notre présent.

En plus des textes en lien avec notre dossier sur l'IA, ce numéro d'hiver 2020 consacre trois articles à des événements d'importance qui ont eu lieu à Montréal et à Toronto, soit MOMENTA | Biennale de l'image, *Period Rooms* et la toute nouvelle biennale de Toronto. La section « Comptes rendus » propose, pour sa part, dix textes ayant pour sujet des expositions récentes, et celle dédiée aux ouvrages reçus nous fait part de plusieurs publications parues en 2019.

André-Louis Paré

1. Voir <http://www.declarationdemon-treal-ia-responsable.com>.  
2. Voir <https://www.ollivier-dyens.com/terreuretsublime>.  
3. « R comme résistance » dans *L'abécédaire de Gilles Deleuze*, film réalisé par Pierre-André Boutang, Éditions Montparnasse, 1995.





